

Le rire de 17 personnes

Anthologie de nouvelles contemporaines

traduites du coréen de RPDC
par Patrick Maurus, Kim Kyoung Sik
et Benoît Berthelier

Préface de Patrick Maurus

ACTES SUD

PRÉFACE

C'est évidemment d'une littérature très particulière qu'il s'agit ici.

Un seul exemple en est aisément accessible, le roman *Des amis* de Baek Nam Ryong, publié il y a trois ans par Actes Sud, avec un réel succès de curiosité. Il s'agit maintenant de proposer un éventail plus large, un écrivain ne pouvant prétendre être représentatif à lui seul.

D'où notre sélection de onze nouvelles* de dix écrivains contemporains (un seul est décédé), qui, ensemble, peuvent donner une idée plus large de ce qui se pratique en république populaire de Corée. Les traducteurs et éditeurs de littératures peu ordinaires savent fort bien que leurs lectorats obéissent à des motivations très diverses, qui peuvent aller de

* Les Corées distinguent entre *tanp'yŏn sosŏl*, *chungp'yŏn sosŏl*, *changp'yŏn sosŏl* et *taeha sosŏl* (terme variable), fictions courte (nouvelle), moyenne (*novella*), longue (roman) et fleuve. Mais avec une notable différence entre le Nord et le Sud. Au Nord, tous ces textes sont plus longs qu'au Sud, et le roman-fleuve historique s'y pratique depuis la division, alors qu'il est bien plus récent au Sud. Parce que la conception du monde a mis plus longtemps à y prendre forme? Merci aux amateurs d'essayer de rendre compte du phénomène.

l'expérience littéraire au reportage social. Dans le cas de la république populaire de Corée, la seconde tendance l'emportera inévitablement. Les réactions à *Des amis* en attestent, et il n'y a pas lieu de s'en désoler. Mais de constater. Qu'on peut reprocher à une littérature (qu'on connaît bien sûr parfaitement) de céder à des canons ultra-réalistes (ou même réalistes socialistes) et en même temps la critiquer de ne pas témoigner suffisamment (c'est-à-dire de ne pas confirmer au lecteur le mal qu'il pense de ce pays après la lecture d'un quotidien gratuit).

Gageons donc que toute lecture (et toute lecture attentive est fondée) contribuera à former ou déformer les représentations bien banales et bien répétitives de ce pays. Voilà pourquoi nous disons depuis longtemps que le traducteur est géographe. Nous forgeons son image, en proposant ce que la république populaire de Corée dit d'elle-même, ce que ses prosateurs disent d'elle.

Ce sont sans nul doute les références et allusions politiques (à un régime dont tout le monde sait qu'il est mauvais sans avoir jamais étudié la question, puisqu'il suffit que George Bush Jr l'ait dit) qui soulèveront le plus d'interrogations, voire de rejets. Mais la littérature nord-coréenne, comme toute autre, a le droit d'exiger de ses lecteurs qu'ils fassent un petit effort, celui de se débarrasser, au moins un peu, de leurs *a priori*. Ces références politiques sont d'abord de simples informations, comme celles qui relèvent d'un décor. Comme tel nom de lieu, tel contexte de fête nationale, telle date, tel groupe de chanteurs à la mode. Ce sont ensuite, essentiellement dans les chutes, la leçon politique (positive)

à tirer de la nouvelle. Avant d'y voir systématiquement une soumission à une obligation de dire (ce que c'est aussi), on se rappellera peut-être la dernière réplique du *Tartuffe*, qui attribue le retournement final et bien factice de la pièce au monarque omniscient. Banalité, facilité? Je ne l'ai jamais entendu dire. Projet politique, appel à l'intervention royale, façon de souligner l'inéluctabilité de la victoire de l'obscurantisme s'il n'y a pas de réaction de l'État, etc. La question n'est pas simple du tout.

Enfin, juste en passant : Et si les auteurs croyaient, tout simplement, à ce qu'ils écrivent?

De quoi nous parle-t-on ici (sans transformer tous ces textes en un seul discours homogène, erreur habituelle dès qu'il s'agit de la république populaire de Corée). *Notre institutrice* parle de gens bien. *Le Rire de 17 personnes* dit même qu'ils sont beaux. En choisissant ces textes, en travaillant là-bas à leur traduction, en rencontrant certains auteurs, je n'ai jamais pu m'empêcher de penser aux films d'Aki Kaurismäki. Ou aux livres de ce géant des lettres sud-coréennes, Cho Sehui. Des hommes de bonne volonté, à la recherche de lecteurs de bonne volonté.

Bien sûr que les protagonistes sont confrontés à des problèmes : mais il ne nous est jamais proposé de solution négative, ou absurde et de fuite. C'est dommage? Qu'est-ce qui est dommage? Qu'ils n'écrivent pas comme "nous"? Il faut bien sûr prononcer le terme de *réalisme socialiste*. Même si celui de la république populaire de Corée n'a guère plus de lien avec celui que Régine Robin a tenté de définir que le régime n'a à voir avec le communisme. Mais écrire le réel, en république populaire de Corée

comme ailleurs, en terres réalistes socialistes comme ailleurs, c'est d'abord entrer en dialogue avec la façon dont la tradition a écrit ce *réel*.

En quelques mots, nécessairement, on rappellera donc que l'ainsi nommée littérature (*munhak*, la connaissance des lettres) est empreinte d'un fort sentiment pédagogique, produit du confucianisme sinocentré. Les écrivains modernes héritent de leurs devanciers lettrés (ce qui s'applique donc pratiquement à tout écrit) d'une obligation à penser droit, à enseigner, à agir dans et sur les règles de la cité. Écrasés par la botte coloniale japonaise au moment même où ils tentaient d'élaborer une langue et une pratique nouvelles, ils ont trouvé leur voie (voix) à travers une réappropriation des pratiques confucéennes. C'était leur devoir (indiscutable et indiscuté) que de continuer à penser droit pour permettre à la Corée et à sa langue de ne pas être englouties dans le désastre*. Les plus actifs d'entre eux ont formé la Korea Artista Proletaria Federatio, et presque tous, le temps d'un printemps, se sont réunis dans la Singanhoë, Société du nouveau rameau, vite écrasée par l'occupant, qui ne pouvait accepter ni l'unité de l'opposition, ni la prédominance communiste**.

* Ce qui a probablement contribué au maintien d'une poésie déjà robuste, l'outil poétique étant plus léger à manier que l'outil fictionnel, en temps de censure. Et laissé libre l'accès à la narration à cette même poésie.

** Voir *La Mutation de la poésie coréenne* et *La Littérature coréenne devant le modernisme et le colonialisme*, Patrick Maurus, L'Harmattan.

Mais ses leçons d'engagement* n'ont pas été oubliées, et lorsque le pays s'est définitivement divisé**, ce sont d'abord ces écrivains qui, des deux côtés de la frontière, dont personne ne pouvait alors imaginer qu'elle était là pour rester, ont fourni les gros bataillons de la nouvelle littérature. Avec, largement, des problématiques d'avant-guerre, auxquelles s'ajoutait un fort sentiment d'absurde et d'inexplicable, puis, très vite, d'exigence de soutenir son camp et d'attribuer à l'autre la responsabilité du double désastre de deux après-guerres ratés. L'époque n'était pas aux nuances.

Une histoire non nationaliste des lettres coréennes, qui reste à écrire, pourra seule faire le compte du prix que les écrivains ont payé des suites de la guerre et de la division. Les adversaires déclarés des deux régimes d'abord, mais aussi, et c'est peut-être plus dramatique encore, les écrivains militants engagés dans les luttes idéologiques. Im Hwa (1908-1953), par exemple, poète et premier véritable historien de la littérature, est éliminé, avec les autres dirigeants du parti "communiste" passés au Nord à la fin de la guerre.

Les lettres nordistes suivent, apparemment, les virages de la politique, guidées en cela par les directives du sommet de l'État-parti. La mise en forme du *Juche*, version Kim Il Sung d'un concept forgé par l'anarchiste Shin Chaeho dans les années 1910-1920,

* Le mot n'est pas anachronique, tant la prégnance des philosophes français d'après-guerre a été grande.

** En 1953, mais la division n'est pas le fait de la seule guerre de Corée, encore moins de la présence des grandes puissances, mais l'aboutissement d'un long processus de guerre civile commencé pendant l'époque coloniale.

va s'imposer aux écrivains, sans modifier en profondeur les tendances d'avant-guerre. Une bonne partie des excellents écrivains apparus pendant l'occupation continuent à produire : Yi Ki Yong (1896-1988) auteur prolétarien de *Ttang* en 1949, Han Sol Ya (1901-1963), An Ham Kwang (1910-1982), Pak Se Yong (1902-1989), Yi Tong Kyu (1913-1951), auteur de *Ku chonnal pam (La Veille au soir)* en 1948, Cho Ki Chon (1913-1951), coréen-russe, Yi Pung Myong (né en 1910), auteur de *Nodong ilga (Famille de travailleurs)*, en 1947, Hwang Kon (1918-1991), Chon Se Bong (1915-1986).

Dans un premier temps, les lettres vont intégrer la figure du Guide, au point de finir par en faire un élément de la narration. La personne de Kim Il Sung viendra, avec la réémergence du roman-fleuve historique, régner sur la fiction. C'est Kim Il Sung lui-même qui sera l'objet des fictions courtes, moyennes et longues, avant de servir de modèle unique.

Ceci est naturellement très schématique, puisque ne tenant pas compte des fictions disparues, celles des écrivains victimes d'une des nombreuses purges, ni non plus de ce qui constituait une large part de l'expression artistique pendant l'occupation, et échappant à la censure : chants, publications non officielles, discours, textes calligraphiés.

La littérature nord-coréenne entretient par nature un rapport complexe avec la mise en place du régime, qui ne s'est faite ni facilement ni rapidement. Les écrivains sont alors en relation avec leurs confrères du camp socialiste (les Soviétiques avant tout) et ils en apprennent beaucoup, comme du reste les cinéastes. Il va arriver aux auteurs ce qui va

arriver aux tendances politiques hétérogènes. D'où des années noires, lointaines héritières du factionnalisme qui reste la marque de fabrique de l'histoire coréenne, depuis des temps immémoriaux.

Selon le critique Kim Chaeyong, la littérature nord-coréenne a changé dans les années 1980, rompant avec le romantisme révolutionnaire qui prévalait. Moins de super-héros, moins de sujets de guerre, plus de questions du travail, plus de critique sociale. Même si les années 1990 ont vu un relatif retour à l'héroïsme. Ce sont ces textes qui constituent notre anthologie.

Pendant les années 1980 (on prête ce tournant à Kim Jong Il en personne), les textes exposent presque toujours le conflit entre des révolutionnaires et un égoïste, sans pour autant offrir de simples portraits en noir et blanc. En dehors des anciens combattants, héros types, on constate une primauté des personnages scientifiques et techniciens*, et c'est sur leur lieu de travail que se déroule l'action. Une œuvre majeure comme *Des amis* expose les attendus d'un divorce entre une cantatrice et son mari au statut trop "modeste" pour elle.

L'ambiance générale et le contexte politique sont résolument optimistes, car tous les "égoïstes" sont réformables. Tous peuvent comprendre leur défaut. Tous finissent par comprendre leur défaut. La dénonciation de l'ennemi de classe a laissé la place

* En attestent les nombreux panneaux peints de propagande qui les représentent, et les nouveaux quartiers de très hauts immeubles de luxe de la capitale (Kim Il Sung Dae, Kim Chaek Dae), réservés aux enseignants et scientifiques, donnés comme modèles à suivre (pour obtenir les mêmes faveurs).

à la pédagogie. La littérature du Nord a retrouvé son cours naturel*.

Largement marqué par le discours politique, le récit littéraire nord-coréen n'en reste pas moins nord-coréen. Il est de bon ton de répéter qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments et de jeter aux oubliettes l'ainsi nommé *réalisme socialiste* en bloc. Pourquoi pas, si l'on est à la recherche d'une bonne conscience, mais qu'on ne vienne pas alors demander aux Nord-Coréens d'offrir une vision réaliste de leur pays. Car cet optimisme est pour eux partie prenante du réalisme. Ces textes parlent de piston, de soupçon, de profiteurs, de délinquance, mais aussi de solidarité, d'effort collectif, de reconnaissance, de résilience.

Il est probablement plus intéressant de se plonger dans le bain : pour de simples raisons historiques, la république populaire de Corée est née à la fin de la période dite stalinienne, certainement pas la plus propice au débat. À cela s'ajoutent deux faits bien connus mais trop peu soulignés ou vite mis de côté : l'URSS, née de la guerre civile, qui porte la république populaire de Corée sur les fonts baptismaux, sort de la Seconde Guerre mondiale. Le moule de la république populaire de Corée est la guerre. S'y ajouteront une guerre civile et une mentalité de guérilla. Par ailleurs, nous sommes en terres

* Le *cours naturel* de l'histoire (uniquement perturbé par les interventions extérieures) est un thème majeur de la fable nationale, tant au Sud qu'au Nord. Voir Patrick Maurus, *La Corée dans ses fables*, Actes Sud.

paysannes. L'industrialisation est maigre, même si la colonisation a laissé des structures largement orientées vers l'exploitation du sous-sol à destination du Japon. La nature paysanne du régime sera sa force et sa faiblesse, d'une part avec le succès réel de la collectivisation des terres, d'autre part avec l'absence de culture politique aggravée par la féroce répression japonaise*. Les intellectuels sont pour leur part coincés par leur comportement ambigu ou fautif (aux yeux des partisans) pendant l'Occupation, ce qui en fera pour beaucoup des serviteurs zélés des nouveaux régimes, pressés de récrire l'histoire comme celle d'un peuple unanimement écrasé par la botte coloniale.

Le Sud avec ses héros défigurés et le Nord avec ses héros héroïques partagent les mêmes racines et incarnent un même écart par rapport au réel tant recherché. Dans deux sens différents, certes, mais contemporains. Le travail de découverte des derniers évoque pour nous celui que nous avons entrepris des premiers, il y a quelque trente ans. Leur image était tout aussi dégradée et la négligence critique tout aussi méprisante. Les choses peuvent vite changer.

ORIGINE DES TEXTES

La composition de ce volume est le résultat de nombreux voyages en république populaire de Corée et

* Rappelons ce cliché fameux où l'on voit des diplomates occidentaux assister comme à une partie de campagne à l'exécution à la scie de résistants.

de débats parfois difficiles avec Chakka tongmaeng, l'Association des écrivains. Nous avons un peu utilisé le volume *Ppoguksaega noraehanun kot, L'Endroit où chante le coucou*, publié au Sud en 1994, mais surtout les textes publiés au Nord par la revue *Choson Munhak*. Les textes introuvables nous ont été fournis par l'association ou par les auteurs, sous forme ronéotée. Nous garantissons l'origine et l'authenticité des textes.

Les opinions exprimées dans cette préface n'engagent que nous. Les notes de chaque texte sont du traducteur.

PATRICK MAURUS

UNE VIE*

1

Les arbres de la promenade au bord du fleuve couverts par la lumière rouge du soleil couchant semblaient presque embrasés.

Sous la chaleur d'août, l'asphalte dégageait de l'air chaud mais les bords du fleuve jouissaient de la caresse du vent frais.

Le doyen Ri Sok Hun marchait lentement comme quelqu'un perdu dans ses souvenirs, ne prêtant aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Dans l'eau étincelante comme de la fonte à la lueur de l'aurore, les saules pleureurs alignés laissant pendre leurs têtes vertes, les bancs du petit jardin à la peinture dégradée, les grands arbres, les pins touffus regroupés par bosquets suivant le pourtour des terrains vagues, le chemin asphalté tremblant..., ces choses familières, qui, depuis plusieurs années, lui offraient de l'air pur et du calme pour sa réflexion lors de sa promenade à l'aube, lui procurèrent une émotion plus affectueuse et amicale que d'habitude. Vingt jours à l'hôpital à lutter contre la mort

* Titre original : *Saengmyong*, date non précisée.

imminente, suivis de trois mois de traitement dans une maison de rééducation, cette période semblait à Sok Hun plusieurs années.

— Ah, monsieur le doyen, ça fait bien longtemps.

À cette voix à la fois sombre et enjouée résonnant derrière son dos, Sok Hun tourna la tête.

Du côté de la pelouse du petit jardin, un homme d'une cinquantaine d'années tenant une pelle en fer-blanc et un balai à long manche et portant un large chapeau de paille s'approchait en souriant.

C'était l'employé chargé de la promenade au bord du fleuve ainsi que du petit jardin avoisinant et de la grande voie. Sok Hun, qui le rencontrait infailliblement lors de ses promenades matinales pour partager une cigarette avec lui et échanger rapidement des nouvelles de la ville et du temps, ne connaissait même pas son nom. Leurs relations ne relevant ni du travail ni d'aucun cadre personnel, c'était une connaissance de brève rencontre sur le chemin.

— Ça va comme toujours, camarade? dit chaleureusement Sok Hun en regardant les papiers jetés, les épluchures de pommes et les mégots nombreux dans sa pelle. Le dimanche, il faut se reposer.

— Je voulais faire un tour, mais vous voyez ce désordre... Le dimanche, les gens préfèrent venir ici plutôt que d'aller au théâtre. Mais les quelques personnes qui ne respectent pas l'ordre public gâchent leur bonne humeur.

En cherchant à donner un sens humoristique à l'expression "ordre public", l'employé rit en saisissant sa pelle. Sur son visage, il n'y avait pas le mécontentement de travailler en ce jour de repos, seulement le sentiment de fierté et de satisfaction

de constater que tant de gens viennent sur son lieu de travail.

L'employé posa sa pelle et sa balayette, trifouilla sa poche supérieure et en sortit une cigarette.

— Monsieur le doyen, où étiez-vous tous ces jours-ci ?

— J'avais mis un pied dans la tombe et je suis ressorti, dit Sok Hun en riant.

— Oh, à en juger par cette grande plaisanterie, vous êtes passé à deux doigts de la mort.

— À cause des intestins... j'ai subi une grave opération.

— Vraiment, et c'était quoi cette maladie subite ?...

— Pendant la guerre, des éclats ont troué mes intestins et j'ai été opéré. Et avec le temps, les adhérences ont empiré et ont causé une inflammation aiguë... Je suis resté quatre jours dans le coma.

— Ah... pour un peu... j'ai failli ne plus revoir le visiteur régulier de notre jardin ! dit l'employé, avec un air inquiet et soulagé comme s'il s'agissait d'une chance incroyable, avant de continuer sur un ton d'expérience. On ne fait pas attention aux anciennes blessures oubliées. Pendant la guerre, j'ai été aussi blessé au flanc droit et, depuis que j'ai atteint mes cinquante ans, une douleur perçante me vient fréquemment en pleine nuit.

— Vous devriez aller à l'hôpital avant que cela n'empire.

— Pour l'instant ça va... comme tous les plats sur la table conviennent à mon goût, cela prouve que je suis en pleine forme. Ah, monsieur là-bas ! Où jetez-vous vos mégots, vous ne voyez pas le cendrier juste devant vous ?